

# Le *locus* identitaire Avatars du mont Hargita dans la littérature hongroise de Transylvanie

---

ANDRÁS KÁNYÁDI

**L**E MONT Hargita fait partie de la chaîne montagneuse des Carpates et se trouve à l'extrémité orientale de la Transylvanie, au centre de la Roumanie. Jusqu'à la fin de la Grande Guerre, il constituait la frontière orientale du Royaume de Hongrie et sa population était formée essentiellement de Sicules hungarophones<sup>1</sup>, colonisés par le roi Saint Ladislas au XII<sup>e</sup> siècle en tant que gardes-frontières de son royaume. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, ce territoire et sa population sont devenus progressivement l'objet d'une instrumentalisation idéologique et la montagne a commencé à occuper une place symbolique dans la littérature magyare. Pour illustrer ce processus, nous allons aborder deux exemples littéraires : le roman d'Áron Tamási, *Abel dans la forêt profonde*<sup>2</sup> et le drame d'András Sütő, *Avent sur le Hargita*<sup>3</sup>. Nées à deux moments historiques différents, ces œuvres reflètent bien les dilemmes identitaires fondamentaux de la minorité hongroise de Roumanie.

## L'âge d'or du transylvanisme

**L**A NOUVELLE situation politique issue du Traité de Trianon a mis les Hongrois de Transylvanie devant une situation inédite : pour la première fois dans l'histoire, ils se sont retrouvés minoritaires dans un pays dont ils ne parlaient pas la langue. Deux options se profilaient : refuser de prêter serment à la Roumanie et partir ou rester et s'adapter aux nouvelles conditions. Parmi les nombreuses variantes individuelles, un courant idéologique fédérateur a pris naissance, favorable à la deuxième solution : le transylvanisme. Son idéologue principal, Károly Kós, architecte de renom et écrivain talentueux a lancé un manifeste intitulé *Parole criée* qui incitait « les Hongrois de Banat et de Transylvanie » de devenir citoyens loyaux de leur nouvel Etat, sans pour autant renoncer à l'identité culturelle magyare<sup>4</sup>. Kós y a développé un argumentaire pathétique mais raffiné en expliquant que la Tran-

sylvanie était depuis très longtemps une entité séparée de la Hongrie, qu'il y avait non seulement une histoire et une géographie mais aussi une « âme transylvaine » spécifique, baignée dès le départ dans le multiculturalisme et que, par conséquent, la décision politique du démembrement de la mère-patrie n'était pas un drame insurmontable. Les idées de Kós ont été diffusées par différentes institutions culturelles dont la revue *Erdélyi Helikon* ayant pour rédacteur en chef le comte Miklós Bánffy, ancien ministre des Affaires étrangères de la Hongrie, auteur de la Trilogie transylvaine<sup>5</sup>.

L'esthétique du transylvanisme, creuset de diverses tendances littéraires, proposait plusieurs pistes pour valoriser la particularité régionale. Les plus importantes étaient celle de l'histoire transylvaine, surtout la période « indépendante » de la principauté, à l'opposé de la Hongrie occupée par les Ottomans et Habsbourg, et le paysage transylvain qui, contrairement à la plaine hongroise, était montagneux. Ainsi, les romans historiques de Kós mettaient en valeur la diversité ethnique de la région, où Hongrois, Roumains et Saxons luttèrent côte à côte contre le Turc ou les seigneurs locaux abusifs. La poésie de Lajos Áprily exaltait en revanche la faune transylvaine, allégorique, avec la truite des hautes montagnes vivant dans sa source fraîche, loin de l'agitation d'un monde chaotique, celle de László Tompa chantait le sapin solitaire qui affrontait les terribles orages sans plier. L'esthétique était soumise à l'éthique perçue comme la panacée pour réconcilier situation politique minoritaire et identité culturelle. Ces directives ont été acceptées et appliquées par la quasi totalité des écrivains de la région, et ce jusqu'au milieu des années trente. Cette période de « souffrance créative » s'est trouvée une belle métaphore, celle de l'huître perlière qui, pour produire sa perle, subit nécessairement l'intrusion d'un grain de sable dans sa coquille<sup>6</sup>. C'est dans cet esprit que le roman de Tamási a vu le jour, même si l'auteur a opté pour une approche plutôt ludique.

## Le formateur du picaresque

**A**L'ISSUE DE ses études de droit, Áron Tamási, natif d'un petit village sicule, a essayé de gagner sa vie comme ouvrier aux États-Unis, à New York. Ayant remporté un concours de nouvelles hongroises, il a pris la décision de rentrer pour embrasser la cause des écrivains magyars de Transylvanie. Attiré par le transylvanisme, il a écrit une trilogie ayant pour protagoniste un jeune Sicule, Abel. Riche en nombreux éléments autobiographiques, la première partie de cette œuvre a pour lieu d'action le mont Hargita, la seconde se passe dans la ville transylvaine de Kolozsvár (Cluj) et la dernière, dans la métropole de New York<sup>7</sup>. C'est la première partie qui nous intéresse ici, la meilleure des trois mais aussi la plus appropriée pour exercer une « géocritique » de la Transylvanie.

Si le transylvanisme de Kós incitait à la production des œuvres tournées vers le passé, ce roman s'inspire de la nouvelle réalité historique : son action a lieu dans la

deuxième année de l'après-guerre, au moment où la Transylvanie devient roumaine. Abel est un garçon sicule de seize ans vivant d'un village qui se trouve au pied du mont Hargita. Son père le fait embaucher comme garde forestier, et la jeune recrue, chargée d'assurer la vente du bois, commence son apprentissage à la vie au sommet de la montagne. Il coule tranquillement ses jours jusqu'au moment où il démasque une fraude de transaction ; l'employeur envoie alors un gendarme pour retrouver l'infracteur en cavale. Ce gendarme, brutal et vorace, rend sa vie difficile, et finit par rejoindre le voleur. Les deux fugitifs se rendront après avoir écouté la harangue d'un franciscain moribond, hébergé également par la cabane d'Abel. A l'issue de son séjour montagnard qui n'aura duré que quelques mois, le jeune garçon, devenu adulte, décide d'explorer le reste du pays.

Le texte a tout d'un roman d'éducation aux accents picaresques. Coupé de sa famille, le picaro doit affronter non seulement la nature rude mais aussi une société violente. L'âpre hiver à la montagne et les conditions d'habitation besogneuses se conjuguent avec l'harcèlement du gendarme qu'Abel doit continuellement déjouer. Ce gendarme est un Roumain d'où le curieux rapport de force : physiquement et socialement, celui-ci domine le garçon, lequel, de son côté, lui est supérieur tant intellectuellement que moralement. Les situations difficiles frisant parfois la tragédie sont toujours gérées et résolues par l'esprit vif et l'humour intarissable du picaro. L'espace – la montagne –, s'avère alors, plus qu'un lieu de survie, un *locus* d'initiation, et fournit à Abel des ressources morales. Voyons quelques-uns de ses aspects particuliers.

Dans un premier temps, le Hargita apparaît comme un lieu cosmogonique, ancestral. Abel, qui est aussi le narrateur du roman, part avec son père vers le sommet comme s'il s'agissait de retrouver le berceau de la nation : « Nous nous ébranlâmes avec les bêtes et les malles comme les Magyars pèlerins, de retour sur la terre de leurs ancêtres »<sup>8</sup>. C'est une référence historique à l'époque qui précède la fondation du royaume de Saint Etienne et la naissance de la nation, appelée la période proto-hongroise; elle relève aussi de l'ironie, car le trajet qui sépare Abel du mont Hargita, en réalité d'une demi journée, semble interminable, aussi lointain que celui que les tribus magyares ont parcouru depuis le mont Oural, leur véritable berceau. L'ancrage identitaire du locus sera renforcé plus tard par les deux tombes qu'Abel découvre sur place : « sous la première gisait une certaine Mária Szócs, morte en fuite, en 1916 et que sous l'autre gisait un certain Péter Mosojgó soldat de l'armée nationale hongroise, décédé la même année en vaillant soldat »<sup>9</sup>. Témoin de la naissance et de la mort de ses fils, la montagne transcende ainsi la simple géographie et devient, au-delà des références historiques, un espace mythique.

Il n'est donc point surprenant si la définition suivante, donnée par les pères franciscains, clients d'Abel, apparente le mont, plus qu'à un havre de paix, au Paradis : « Il me félicita, loua la tenue de ma maison sans oublier le Hargita lui-même, où l'on peut vivre paisiblement et sans dérangement, comme si la Grande Guerre n'avait même pas existé »<sup>10</sup>. D'après le religieux, Abel jouirait de l'harmonie originelle et il

n'est pas difficile de s'apercevoir que son devoir de « gardien » de la forêt ressemble alors à la tâche assignée par Dieu au premier homme, celle notamment de cultiver et garder le jardin d'Éden. Tout comme Adam, le garçon sicule va attribuer des noms aux choses qu'il découvre progressivement dans son vaste jardin, qu'il s'agisse d'animaux ou d'objets inconnus<sup>11</sup>. Et c'est bien la soif de la connaissance causée par le fruit défendu qui va le pousser à quitter sa demeure à la fin du roman.

Que la montagne soit un lieu sacré, cela n'a rien d'étonnant, puisqu'on y retrouve un très vieil archétype que Frye a si bien expliqué dans ses travaux sur la Bible<sup>12</sup>. L'illumination du frère mourant, le miracle de la conversion des deux brigands s'insèrent tout naturellement dans ce paradigme connu. Mais l'un des aspects idéologiquement les plus intéressants du mont Hargita réside dans son acception en tant qu'un lieu du dialogue entre les deux nations, Hongrois et Roumains. Tamási choisit un moment délicat de l'histoire qui éveille la méfiance mutuelle. Il arrive néanmoins à envisager le premier contact entre Sicules et Roumains comme un rapport qui a de l'avenir, sous un angle plutôt optimiste. Certes, il ne peut s'empêcher de souligner, de manière subjective, les différences : d'un côté, l'asservissement et la frustration des vaincus, de l'autre côté, l'assurance et l'arrogance des vainqueurs; ou bien, l'intégrité d'Abel et de son père qui contraste avec la malhonnêteté du gendarme et de l'escroc. Mais l'auteur esquisse aussi la possibilité d'un dialogue qui finit par éliminer les ressentiments historiques et sociaux. Cet accord se forge à l'issue de deux scènes de banquet diamétralement opposées. Si au cours des premières retrouvailles, les deux Roumains (le gendarme et l'escroc) humilient les deux Hongrois (Abel et son père) et ce n'est que grâce à l'intelligence du picaro qu'on évite la tragédie, lors d'un second dîner, les esprits se délient et les quatre personnages, dans une ivresse euphorique, chantent ensemble dans la plus grande amitié. Ce miracle se produit dans la cabane, sur le Hargita, on le doit donc au locus : « Cela devait faire longtemps que le Hargita au ventre blanc n'avait vu des gens aussi gais que nous le devînmes bientôt. Sous l'éclairage de la boisson, chacun comprenait et appréciait l'autre »<sup>13</sup>.

Cette allégresse, heureux présage de la cohabitation, amène une comparaison à nouveau mythique. Abel part à la fin de son séjour montagnard à la recherche de son frère ennemi : « Nous irons quelque part en ville, Puce et moi [...] pour retrouver mon frère, Caïn, qui nous cause tant de mal à nous, les Abel »<sup>14</sup>. Autrement dit, la montagne sacrée s'est avérée un lieu de connaissance et de maturation ayant formé avec succès son apprenti qui part désormais à la recherche de l'Autre. C'est une fin allégorique, qui prône la foi dans la solidarité communautaire et indique une ouverture, pourquoi pas, interculturelle. Le Hargita apparaît alors comme le formateur incontournable de l'esprit réceptif, un modèle profitable du transylvanisme.

## Le transylvanisme revisité sous « l'âge d'or »

**S** I L'AVÈNEMENT du communisme soviétique a apporté d'autres esthétiques plus terre-à-terre, le national-communisme de Ceaușescu a fini par resurgir certaines caractéristiques du transylvanisme, notamment sa teneur éthique. La minorité hongroise, de plus en plus menacée par la politique d'homogénéisation, a cherché refuge dans la posture de la « dignité de la spécificité »<sup>15</sup> et les atouts géographiques étaient de retour. Une mesure administrative a particulièrement favorisé la renaissance du paysage : la création, en 1968, du département Harghita, éponyme du mont. Ce département réunissait une partie du Territoire Autonome Hongrois de Roumanie, créée après la seconde guerre mondiale mais fortement remaniée après la mort de Staline<sup>16</sup>, et cette nouvelle entité administrative était peuplée de Sicules, tous hungarophones. Pour donner de l'ampleur à cette identité « harghitaise », les médias ont mené une sérieuse campagne, d'autant que, historiquement, le mont servait à séparer<sup>17</sup>. La littérature n'avait qu'à lui conférer, une nouvelle fois, une dimension symbolique. Mais à peine une décennie plus tard, la situation économique roumaine a commencé sa dégradation spectaculaire, entraînant un durcissement politique tout aussi néfaste. Le dirigeant suprême du pays s'est mué en dictateur nationaliste et la communauté hongroise devenait progressivement la cible des attaques idéologiques de plus en plus violentes<sup>18</sup>. Face à cette situation, bon nombre d'écrivains se sont tournés vers l'allégorie et l'idéologie du transylvanisme subissait une importante revalorisation. Désormais, ce n'était plus la perle de l'huître qui intéressait les créateurs mais la plaie causée par le grain de sable. L'idéalisation de la souffrance était remise en question et de sérieux doutes ont émergé quant à la possibilité de préserver l'identité hongroise.

## Le conservateur des rêveurs

**A** NDRÁS SÜTÓ est une figure charismatique et controversée de sa génération. Au terme d'une carrière politique d'activiste du Parti et d'une activité littéraire couronnée de succès, il finit par se positionner ouvertement contre le régime, ce qui lui vaut l'interdiction de publication. Si ses drames figuraient jusqu'alors en permanence au répertoire théâtral en Roumanie, il n'est désormais édité qu'en Hongrie. Son univers revêt alors des accents fortement allégoriques, exprimant la situation désespérée de la minorité hongroise. C'est dans cet objectif qu'il change le genre de son texte *Avent sur le Harghita*, destiné initialement à la forme épique. Selon l'auteur, le roman n'est plus le genre adéquat pour exprimer la situation critique de la communauté, il faut recourir à d'autres formes littéraires, tel l'essai ou le drame<sup>19</sup>. Si le *locus* symbolique du mont semble approprié à mettre en scène une confrontation ethnique (évoquée déjà par Tamási), Sütó évite, d'une manière

subtile, de montrer un conflit direct. Il fait appel à l'allégorie, ce langage codé qui est parfaitement compris par l'ensemble de la communauté mais qui permet également de déjouer la censure, même si l'écrivain n'en est plus directement concerné puisque frappé d'interdiction<sup>20</sup>.

Dans cette démarche, le Hargita devient le lieu par excellence de la détresse. La toponymie acquiert une valeur symbolique : la Petite Détresse, sommet réellement existant du mont Hargita, suggère d'emblée la catastrophe. Sütő y rajoute la Grande Détresse, trouvaille qui, par le jeu des mots, sensibilise le lecteur hongrois : le radical du mot « romlás » (*détresse* en hongrois), le mot *rom*, signifie « ruine » ; il est identique à l'initiale du pays (*Románia*) tandis que l'adjectif *nagy* (« grand ») renvoie à la fois à l'histoire d'un passé douloureux (la Grande Roumanie fut créée après la Grande Guerre avec l'annexion de la Transylvanie) et à la menace d'un présent homogénéisateur, de plus en plus hostile à la minorité. Cette appellation fait aussi référence à la situation économique désastreuse du pays où les gens ont du mal à se nourrir. La grande détresse vaut donc aussi bien pour le pays que pour la communauté, condensée dans une exclamation théâtrale qui veut faire de l'effet : « La Grande Détresse est ici, au-dessus de toi et tu cries »<sup>21</sup>.

L'action du drame est aussi tissée de sous-entendus. Nous retrouvons la cabane d'Abel, habitée cette fois-ci par Vencel Bódi. Trois générations tragiques vont s'y côtoyer : au premier chef, les pères qui perdent leurs enfants. La fille de Vencel a quitté le foyer avec un marin, sans jamais y revenir. Le fils de Dániel se suicide pour avoir été trompé par la fille qu'il aimait par-dessus tout. Il y a ensuite la génération des enfants, tout aussi sombre : Gábor, le fils suicidaire, aime Réka l'infidèle, à l'origine de son geste fatal. Dans un premier temps, le suicide est avorté par le Hargita : Gábor ne meurt pas, son corps inerte est conservé par la montagne dans un état d'hibernation sous une immense couche de neige et Réka, tourmenté par le remords, finit par le déterrer. Mais entre temps, vingt ans sont passés et, contrairement à l'homme qui n'a pas vieilli, Réka a pris des rides; pour reconquérir Gábor, elle demande à sa propre fille de vingt ans, Kisréka (signifiant : petite Réka), son portrait d'autrefois, de se substituer à elle. Une fois la supercherie découverte, Réka se suicide et Gábor la suit dans la mort, cette fois-ci pour de bon.

L'allégorie de la détresse est doublée, on le voit, par le miracle de la conservation. Le Hargita est un lieu tyrannique qui a le pouvoir de tuer mais aussi de ressusciter les morts. Conquis par la constance de Réka qui durant vingt ans creuse avec ses doigts après le corps de son bien-aimé, il libère son prisonnier enneigé, puis, voyant l'échec de la communication, il le reprend à jamais. La parabole de Sütő nous montre ainsi les inconvénients du renfermement. Outre l'influence d'un fantastique populaire<sup>22</sup>, il s'agit ici de l'inadaptation à la réalité. Gábor reste l'immature incapable de grandir. Cette attitude est tout aussi tragique que celle de Vencel Bódi qui refuse l'union de sa fille avec le marin, au nom de la conservation montagnarde. Il n'est pas difficile d'ailleurs d'identifier, derrière l'opposition entre la montagne et la mer, la portée idéologique identitaire. Le marin est l'étranger, il est l'Autre : le fait qu'il

viennaise de la mer indique, par la simple disposition géographique du pays, qu'il s'agit d'un membre de la majorité roumaine. Du coup, la fille qui a abandonné son père commet un péché identitaire, sanctionné par son géniteur : « dans ce genre de choix, on n'a pas que son droit personnel mais aussi un brin d'obligation »<sup>23</sup>. Tous les reproches de Bódi vont dans ce sens : « ton père ne t'as pas élevé pour que tu échanges le Hargita contre la mer et ton marin »<sup>24</sup>. C'est un interdit anthropologique que les deux filles (Réka aussi) ont transgressé, le « pur » a été « sali » par la liaison avec un étranger, avec l'Autre. Et le Hargita, ce lieu de la conservation, se sent trahi, ce qui expliquerait sa vengeance.

Il faut comprendre par là aussi les réflexes communautaires à l'époque d'une domination symbolique qui tente d'effacer la mémoire culturelle. Bódi et Dániel, les deux vieux, se plaignent de ce que même les morts les quittent. Dans une lecture référentielle, cette lamentation se rapporte au remaniement des cimetières à l'époque de la dictature ceaușiste : c'est l'identité historique qui est remise en question, c'est l'existence des Hongrois qui se trouve niée<sup>25</sup>. Mais le départ des vivants est encore plus douloureux, et Bódi reste inconsolable à cause de sa fille qu'il attend en vain depuis vingt ans. Cette épisode constitue une allusion à l'exode massif des Hongrois de Transylvanie à partir des années 80<sup>26</sup>. Le transylvanisme classique du paysage montagneux s'enrichit ainsi de deux nouveaux thèmes, liés à l'ouverture de la plaie dans l'huître perlière : le danger de l'assimilation et l'exode inévitable. La prière désespérée de Bódi en est la plus poignante expression : « Tu emportes au loin les vivants et tu plonges nos morts dans l'anonymat pour augmenter ainsi notre solitude »<sup>27</sup>. De cette impasse, engendrée par la dialectique de l'abandon et de l'entêtement, l'issue semble être l'attente d'un miracle : « Il n'y a pas de vide où il y a de l'attente. Nous aurons des réponses à tout, si nous apprenons à attendre »<sup>28</sup>. Et cette attente implique aussi la solidarité communautaire : « cherchons-nous parmi les vivants tant que nous vivons et nos morts nous rechercheront »<sup>29</sup>. Influence de Beckett ou non, le Hargita devient le lieu de l'attente, ce qui confère au titre du drame son plein sens symbolique.

Dans le sillage de Tamási, Sütő joue avec des mythes bibliques. S'il reprend le mythe de Caïn et Abel<sup>30</sup>, c'est pour le réinterpréter à travers l'opposition intracommunautaire. Daniel est le rebelle, celui qui dénonce la désintégration de la communauté et qui finit par abandonner sa foi. L'humble Vencel Bódi continue en revanche à y croire et transmet cette patience : l'attente est le remède à la reconstruction communautaire, enseigne-t-il à la fille de Réka, l'orpheline qu'il prendra sous ses ailes. Le mythe du Paradis perdu y apparaît également, d'abord par l'évocation du bonheur disparu de Bódi, de cette époque heureuse où sa fille était encore à ses côtés, puis à travers la relation amoureuse qui unit Gábor à Réka et qui remonte à l'enfance de ceux-ci : ayant grandi ensemble sur le Hargita, ils étaient destinés l'un à l'autre depuis toujours. L'écart de Réka équivaut alors au péché originel et entraîne l'expulsion du Paradis. Le miracle de la conservation ne peut s'opérer, nous suggère le drame, que si la solidarité est immaculée. Et pour y parvenir, il faut grandir et

l'accepter, ce que Gábor a refusé mais cette erreur sera peut-être réparée par la petite Réka, guidée par la sagesse de Bódi. Le Hargita, tout comme chez Tamási, devient alors un lieu de maturation.

**Q**UE PEUT-ON conclure au terme de ces deux lectures ? Bien qu'écrits à des époques différentes, nous pouvons observer la même problématique définie par le moment historique et le système de valeurs de la minorité hongroise, une problématique inscrite dans le symbole identitaire du mont Hargita. Sur le plan poétique, il y a un déplacement du comique vers le tragique, du roman vers le drame, de la métaphore vers l'allégorie. Sur le plan idéologique, l'adaptation est relayée par l'inadaptation, la curiosité est refoulée par l'enfermement. Le nombre des jeunes diminue et la responsabilité communautaire retombe sur les vieux qui, effrayés par le présent oppressant et l'avenir sans lendemain, se réfugient dans la nostalgie du passé et dans l'attente d'un miracle.

La vision optimiste des intellectuels hongrois de la Roumanie royaliste se trouve, un demi-siècle plus tard, ébranlée par l'expérience du totalitarisme ceaușiste et le locus identitaire d'un ressourcement moral prometteur se transforme en un lieu de la détresse. Au Paradis se substitue le Paradis perdu, la naissance est vaincue par la mort et le dialogue entre Caïn et Abel, envisagé comme le dialogue interculturel du possible échoue à cause de la remise en question des propres valeurs, doublée par la contrainte d'une société totalitaire. Ce n'est que le changement radical d'après 90 qui reconfigurera la vision du monde transylvaniste. Mais cela est déjà une autre histoire.



### Notes

1. Les Sicules, peuple auxiliaire des Hongrois et d'origine probablement turque, vivaient avant cette date dans le comitat de Bihar du royaume hongrois (aujourd'hui département Bihar, nord-ouest de la Roumanie). Ils ont conservé jusqu'à nos jours une forte identité régionale. Cf. Bernard Le Calloc'h, *Les Sicules de Transylvanie*, Brest, Armeline, 2006.
2. Tamási Áron, *Ábel a rengetegben*, Erdélyi Szépművés Céh, Cluj, 1932. Pour les citations en français, nous utilisons la traduction d'Agnès Jáfás, *Ábel dans la forêt profonde*, Genève, Ed. Héros-limite, 2009.
3. Sütő András, *Advent a Hargitán* (1<sup>re</sup> éd. : Tiszatáj, Szeged, 1985/12). Nous utilisons l'édition de 1987, publié à Budapest, aux éditions Szépirodalmi, et toutes les citations relèvent de notre traduction.
4. Kós Károly, *Kiáltó szó* [Parole criée], janvier 1921, diffusé par la suite comme tract.
5. La revue *Erdélyi Helikon*, parue entre 1924-1944 à Cluj, fut la revue littéraire la plus prestigieuse des Hongrois de Transylvanie pendant l'entre-deux-guerres et, avec la maison d'édition *Erdélyi Szépművés Céh*, le forum le plus important du transylvanisme. Après 1989, la revue littéraire *Utunk*, fondée sous le communisme, a pris le nom de Helikon,

- sans doute en signe d'hommage. Quant à la trilogie de Bánffy, succès littéraire en France, elle n'est toujours pas traduite en roumain.
6. L'image, utilisée d'abord par Lajos Áprily, est devenue l'emblème du transylvanisme. Cf. Éva CS. Gyimesi, *Gyöngy és homok. Ideológiai értékjelképek az erdélyi magyar irodalomban* [Perle et sable, symboles idéologiques dans la littérature hongroise de Transylvanie], Bucarest, Kriterion, 1992.
  7. La trilogie Ábel se compose de *Ábel a rengetegben* (1932), *Ábel az országban* (1934), *Ábel Amerikában* (1934). Les trois romans ont paru dans la maison d'édition Erdélyi Szépmíves Céh, à Cluj.
  8. *Ábel*, op.cit., p. 33.
  9. *Ibid.*, p. 65.
  10. *Ábel*, p. 116.
  11. Il faut ici souligner l'humour langagier de l'auteur, issu souvent du langage populaire sicule. Le chien trouvé dans la cabane aura pour nom Puce. Abel trouve aussi une caisse pleine de grenades, enterrée sur le Hargita pendant la guerre ; ne sachant leur nom, il les baptise « poires géantes en fer ».
  12. Northrop Frye, *La Parole Souveraine* (1990), Seuil, Paris, 1999.
  13. *Ábel*, p. 274.
  14. *Ábel*, p. 293.
  15. Cette devise (en hongrois : *a sajátosság méltósága*) appartient au philosophe Ernő Gáll, professeur universitaire et rédacteur en chef de la revue littéraire *Korunk*.
  16. Sur le Territoire Autonome Hongrois en Roumanie cf. Stefano Bottoni, *Transilvania rossa. Il comunismo rumeno e la questione nazionale (1944-1965)*, Roma, Carocci, 2007.
  17. Historiquement, le comitat Csík et le comitat Udvarhely étaient séparés par le Hargita. Cf. notre article dans « La multiculturalité urbaine en Europe centrale (fin XIXe siècle-début XXIe siècle) les petites villes et les bourgades », *Cultures d'Europe centrale*, no.7.
  18. Parmi les produits les plus sulfureux, mentionnons le livre à thèse de Ion Lăncrănjan, *Cuvînt despre Transilvania* (1982) et l'ouvrage « historique » collectif intitulé *Teroarea horthysto-fascistă în nordvestul României* (1985), sans oublier le discours officiel du quotidien du parti, *Sămteia*, qui, pour désigner la minorité hongroise, commence à parler des « Roumains d'origine hongroise ».
  19. Écrit en 1984, paru dans la revue *Tiszatáj*, à Szeged, en décembre 1985, *Advent a Hargitán* a été mis en scène au Théâtre National de Budapest le 2 janvier 1986. Ces dates rapprochées indiquent l'intérêt politique de la pièce, tout comme le fait que l'auteur n'a pas pu assister à la première, les autorités roumaines ayant refusé sa demande de passeport.
  20. Il fallait néanmoins être prudent car la police politique roumaine cherchait à prouver à tout prix l'activité « ultranationaliste et subversive » des écrivains hongrois afin de les déférer devant la justice avec l'accusation de la haute trahison. Cf. Éva CS. Gyimesi, *Szem a láncban. Bevezetés a szekusdossziék hermeneutikájába* [Maillon dans la chaîne. Introduction à l'herméneutique des dossiers de la Securitate], Komp-Press, Cluj, 2009.
  21. Itt a Nagy Romlás a fejed fölött, és kiabálsz. *Avent*, op.cit., p. 225. Ce type de phrase allégorique rendait la pièce évidemment injouable au pays de son écriture.
  22. Ce fantastique populaire se trouve au cœur des nouvelles et des drames Tamási. Cf. Áron Tamási, *Étoiles de Transylvanie*, Ed. Héros-Limite, Genève, 2011.
  23. De ne feledd: az efféle választásban nemcsak magánjoga van ám az embernek, hanem csöppnyi kötelessége is. *Avent*, p. 232.

24. Pedig nekem fájt az jobban, apádnak, aki fölnevelt. Fölnevelt. De azért vajon, hogy a Hargitát fölcseréld a tengerrel és a tengerészdeddel? Hogy elkótyavetyéld az anyád szavait? *Ibidem*.
25. Sur le remaniement des cimetières cf. la contribution de Sándor Enyedi in László Diószegi – Andrea R. Süle (éds.) *Hetven év. A romániai magyarság története. 1919-1989* [Soixante-dix ans. L'histoire des Hongrois de Roumanie 1919-1989], Magyarságkutató Intézet, Budapest, 1990, p. 88-100. La crainte des intellectuels hongrois a été renforcée par le plan de la « systématisation des villages », annoncée officiellement en 1988 et qui, dans une perspective d'homogénéisation, prévoyait la disparition de la moitié des villages et des communes en Roumanie.
26. Les Hongrois de Roumanie migraient massivement vers la Hongrie et l'Europe occidentale, en particulier vers la Suède et l'Autriche. Pour les statistiques, cf. l'étude d'István Horváth « Az erdélyi magyarság vándorlási vesztesége 1987-2001 között » in Tamás Kiss (ed.) *Népesedési folyamatok az ezredfordulón Erdélyben* [Processus démographiques en Transylvanie au tournant du millénaire] Kriterion, Cluj-Napoca, 2004, p. 61-90.
27. Az élőket messzire viszed, halottainkat ismeretlenségben tartod, hogy ezzel is növeld a mi magányunkat. *Avent*, p. 272.
28. Nincs üresség, ahol várakozás van. Mindennek válasz jön, ha megtanulunk várni. *Avent*, p. 264.
29. Keressük egymást az élők között, míg élünk, és majd kutatni fognak bennünket a halottaink. *Avent*, p. 290.
30. C'est un mythe majeur chez l'écrivain, cf. son drame *Káin és Ábel* (1977).

## Bibliographie

- Tamási Áron, *Ábel a rengetegben*, Cluj-Kolozsvár, Erdélyi Szépművészeti Céh, 1932
- Tamási Áron, *Ábel dans la forêt profonde*, traduit du hongrois par Agnès Járfás, Genève, Ed. Héros-Limite, 2009
- Sütő András, *Advent a Hargitán* (1985), Budapest, Szépirodalmi, 1987
- Bottoni, Stefano, *Transilvania rossa. Il comunismo rumeno e la questione nazionale (1944-1965)*, Roma, Carocci, 2007
- CS. Gyimesi, Éva, *Gyöngy és homok. Ideológiai értékjelképek az erdélyi magyar irodalomban*, Bucurest, Kriterion, 1992
- Diószegi László –R. Süle Andrea (éds.) *Hetven év. A romániai magyarság története. 1919-1989*, Budapest, Magyarságkutató Intézet, 1990
- Frye, Northrop, *La Parole Souveraine* (1990), Paris, Seuil, 1999
- Kiss Tamás (éd.) *Népesedési folyamatok az ezredfordulón Erdélyben*, Cluj, Kriterion, 2004
- Kós Károly, *Kiáltó szó*, Cluj-Kolozsvár, Lapkiadó RT, 1921

**Abstract**

The locus of identity.

## Avatars of the Harghita Mountains in Transylvanian Hungarian literature

The Harghita Mountains is not a simple mountain range in the Carpathians. It is also a symbolic place of identity, created by the transylvanism, the interwar literary movement of the Hungarian minority in Romania, and strengthened later by the communist reorganization of the country. Our paper analyses its various aspects in a novel by Áron Tamási, *Abel in the deep forest*, and a drama by András Sütő, *Advent on the Harghita*. Although reflecting two different historical periods, the thirties and the eighties, the issues are similar: it is a place of cosmogony, a Paradise, a field of interethnic encounter and the school of life. The basic opposition is rooted in the Hungarian minority's deteriorated political situation: the novel's thirst for knowledge makes way, in the drama, for a passive wonder waiting.

**Key words**

myth criticism; Transylvania; Hungarian minority; transylvanism; Áron Tamási; András Sütő

